



## La temporalité du désespoir dans *Les Contemplations* de Victor Hugo

Amir Biglari\*

**Résumé:** Discours éminemment temporel, le recueil de poèmes *Les Contemplations* de Victor Hugo fait ici l'objet de nos commentaires, qui se penchent sur la représentation dans cet ouvrage de la passion du désespoir. Eu égard au temps, nous noterons avant tout la prééminence de différentes valeurs du passé, dans leur contraste avec le présent et le futur envisagé ; en effet, les souvenirs de moments du passé, réjouissants ou malheureux, viennent hanter, pour mieux le faire mesurer sa misère présente, le sujet en proie au désespoir ; il faudra par ailleurs dire un mot sur les régimes temporels de l'existence et de l'expérience, en rapport avec les instances de l'énonciation, donc avec la force plus ou moins poignante de l'éprouvé. L'aspectualité constitue ensuite un deuxième critère descriptif qui nous permettra d'évoquer les jugements tantôt d'excès, tantôt d'insuffisance, exprimés par le locuteur lui-même sur la durée relative des situations ressenties comme euphoriques ou dysphoriques, toute sensation de juste mesure étant, bien entendu, hors de portée de ses sentiments. Nous nous intéresserons enfin au *tempo* des contenus du recueil, à leurs oscillations en lenteur ou en célérité qui affichent des co-variations avec le débrayage et l'embrayage des actants de l'énoncé. Munis de ce faisceau de paramètres, nous avançons une caractérisation de ce visage spécifique du désespoir que nous présente le poète dans l'ouvrage retenu.

**Mots-clés:** aspectualité, désespoir, passion, temps, Victor Hugo

Dans cet article, nous nous proposons d'étudier la temporalité de la passion du désespoir dans *Les Contemplations* de Victor Hugo, qui est d'ailleurs un ouvrage où la dimension temporelle joue un rôle essentiel. Dans un premier temps, nous présenterons un bref exposé sur la théorie de la sémiotique de la temporalité, qui sera notre principale référence théorique. Dans un deuxième temps, nous mettrons en relief l'aspect éminemment temporel du recueil de poèmes. Dans un troisième temps, nous nous focaliserons sur le désespoir qu'éprouve le sujet d'énonciation des *Contemplations* : nous chercherons à décrire comment cette passion (par nature particulièrement liée à la temporalité) prend forme dans la mise en discours hugolienne. Pour son analyse, nous examinerons d'abord le rapport du présent du désespoir avec le passé et le futur ; nous aborderons ensuite la temporalité en termes de temps de l'expérience et temps de l'existence ; nous traiterons enfin de la question de l'aspectualité, du tempo et de la tonicité.

## 1. La théorie sémiotique de la temporalité

### 1.1. L'historique

La question du temps fut longtemps sous-estimée par les sémioticiens de l'École de Paris. Dans le projet initial de Greimas, le temps est une grandeur formelle qu'il convient de rejeter. Il écrivait dans *Sémantique structurale* : «L'élimination concerne toutes les indications temporelles relatives au *nunc* du message. Le texte conservera toutefois le système de non-concomitance temporelle, construit sur un *alors* sans rapport direct avec le message» (Greimas, 2007, p. 154) . Dans un ouvrage d'ambition structurale à l'époque où le structuralisme domine, cela n'est pas étonnant, dans la mesure où celui-ci s'était présenté «comme une réaction – salubre – contre l'historicisme sans frein» (Zilberberg, 1986, p. 233) qui avait longtemps sévi. Réfléchir sur le temps était donc considéré comme un défi pour le projet structuraliste.

Dans la sémiotique narrative, Greimas présente le temps, avec l'espace et l'acteur, comme les constitu-

---

\* Pesquisador associado ao CERES - Centre de Recherches Sémiotiques, Université de Limoges, França . Endereço para correspondência: {biglari\_amir82@yahoo.fr.}.

ants du niveau superficiel, autrement dit figuratif, du discours. Le temps et l'espace de la narrativité sont «réduits à leur plus simple expression, privés du retentissement qu'ils ont dans notre propre univers de discours» (Zilberberg, 2009, p. 259).

Il s'agit d'un temps "aspectualisé" ou "énoncif" ou encore "objectif", d'où est nécessairement exclu le paramètre du continu. Le "duratif", de ce point de vue, ne doit pas faire illusion. Il n'est que "l'intervalle temporel" compris entre les deux bornes initiale et finale» (Coquet, 1991, p. 198). La description du temps que présente la sémiotique narrative est donc celle d'un observateur impersonnel, qui correspond à la description des "états" et de leurs transformations. C'est dire que la syntaxe de la sémiotique narrative, comme nous en avertit Bernard Pottier en 1985, ne connaît que l'"être" et le "faire", et ignore le "devenir" : l'"être" et le "faire" semblent suffire pour la description des événements du monde, dans une perspective essentiellement discontinue d'états» (Pottier, 1985, p. 500).

Or, du vivant même de Greimas, à la différence de la sémiotique du discontinu, la sémiotique du continu a souligné l'importance du "devenir" dans la syntaxe temporelle : d'un côté avec le chef de file de la sémiotique subjectale (devenue plus tard la sémiotique des instances), Jean-Claude Coquet, et de l'autre avec les travaux de Claude Zilberberg. Coquet, en mettant en avant, non pas les règles de la narration, mais d'une part les théories linguistiques de Benveniste, et d'autre part les données phénoménologiques, a introduit en sémiotique une nouvelle entrée pour traiter rigoureusement la question du temps : le temps est celui de l'expérience de son instance énonçante (non-sujet, quasi-sujet, sujet) centrée sur le présent. Quant à Zilberberg, dès 1981, avec son *Essai sur les modalités tensives*, il avait adopté le temps comme un concept directeur de la sémiotique ; le temps est une fonction qui dispose de deux fonctifs, la durée et le tempo, considéré comme «la durée de la durée» (Zilberberg, 1992, p. 35<sup>2</sup>).

Un pas plus récent a été franchi, et le temps a été

choisi comme axe de réflexion collective chez les sémioticiens de l'École de Paris : le séminaire intersémiotique de Paris <sup>3</sup> a été consacré pendant deux années consécutives (2002-2004) à la problématique de la temporalité, ce qui a donné naissance à la publication d'un ouvrage collectif, intitulé *Régimes sémiotiques de la temporalité*, dirigé par Denis Bertrand et Jacques Fontanille. «L'hypothèse directrice et la visée de ce livre consistent à dégager et à valider le lien sémiotique d'une approche de la temporalité, entre les modèles philosophiques [...] et le cadrage des descriptions linguistiques» (Bertrand, 2006, p. 2). L'objectif général d'une sémiotique de la temporalité consiste à «examiner comment le discours donne forme à des régimes temporels, sociaux et individuels» (Bertrand, 2006, p. 398).

En bref, la temporalité n'est plus un relégué, un implicite ou une surface, elle descend dans les niveaux profonds, elle est génératrice et dispensatrice de la signification, ce qui implique la modification radicale de l'économie du parcours génératif <sup>4</sup>.

## 1.2. Généralités

Nous considérons la temporalité comme une dénomination générale qui englobe le temps, le tempo (le rythme), l'aspectualité, trois concepts qui semblent inextricablement liés <sup>5</sup>.

Le temps est une notion difficile à définir. *Le Petit Robert* le définit ainsi : «Milieu indéfini où paraissent se dérouler irréversiblement les existences dans leur changement, les événements et les phénomènes dans leur succession». On le connaît plutôt par ses catégories et/ou ses caractéristiques, telles que passé, présent, futur ; instant, durée ; temps de l'existence, temps de l'expérience ; etc. ; notions et concepts sur lesquels nous reviendrons.

En ce qui concerne le rythme, il ne se limite pas en sémiotique au signifiant sonore, ni même au plan de l'expression en général, mais vu l'isomorphisme des deux plans, il «concerne aussi bien le plan du contenu que celui de l'expression» (Zilberberg, 1988, p. 27)

<sup>2</sup>Il distingue par ailleurs deux types de temps, qu'il appelle «chronie» et «mnésie» (1986, p. 234)

<sup>3</sup>Séminaire dirigé par Denis Bertrand, Jean-François Bordron, Jacques Fontanille et Claude Zilberberg.

<sup>4</sup>Même dans le parcours génératif traditionnel, le temps a toujours été présent à tous les niveaux : au niveau le plus profond et donc le plus abstrait, par exemple dans le carré sémiotique, le déroulement du sens est forcément présupposé : les positions du carré n'étant pas statiques, pour passer d'une position à une autre, un certain temps, court ou long, est requis. Au niveau des structures narratives et modales, comment un "récit" peut-il se dérouler sans que le temps passe ? Et les modalités, classifiées selon la notion plus récente des modes de présence (virtualisé, potentialisé, actualisé et réalisé) présupposent le temps : par exemple une modalité actualisée précède, à la fois sur le plan logique et sur le plan temporel, une modalité réalisée et suit sans doute une modalité virtualisée. À la strate thématique, le temps est aussi présent, par exemple un acteur-père a forcément un passé temporel plus long qu'un acteur-fils, ou un sujet passionné, quelle que soit la passion éprouvée, implique le temps : la vengeance est "un passé qui ne passe pas", le désespoir est "un présent qui ne passe pas", etc.

<sup>5</sup>Cela veut dire que nous prenons le tempo pour le schème intensif du procès, pour des variations d'énergie dans sa réalisation ; ce qui n'est pas la seule approche possible. On peut aussi adopter un autre point de vue, moins fréquent dans la sémiotique de l'École de Paris : le tempo, étant une propriété purement intensive, n'a rien à voir avec le temps ; il peut s'appliquer à la propriété de quelque chose qui n'est pas temporel : on peut imaginer une sorte d'accélération/ralentissement de la dépendance d'énergie qui est immobile. Le tempo peut être de l'instantané, c'est-à-dire que l'on peut avoir des effets de tempo qui sont uniquement liés à la variation de densité de l'instant (ce n'est qu'un instant, et non pas du temps), par exemple un instant très dense, peut avoir un tempo vif, un instant très peu dense, peut avoir un tempo lent, etc. Voir également Claude Zilberberg 2011, pp. 143-177 : l'auteur montre que le recours au tempo est pertinent pour décrire certains effets propres à la peinture.

de tout langage. De plus, «le fait rythmique est indépendant de la longueur de la séquence» (Zilberberg, 1988, p. 27) : il peut donc être étendu au discours entier ; il peut aussi être intra-séquentiel ou inter-séquentiel, voire, par récursivité, engageant la totalité des séquences, «panséquentiel» (Zilberberg, 1988, p. 27<sup>6</sup>).

En réalité, le rythme pourrait être considéré «comme une des formes minimales de l'intentionnalité : des apparitions et des disparitions se succèdent selon un ordre et une fréquence apparemment réguliers, signalant ainsi qu'elles pourraient être l'effet d'un acte intentionnel, d'un programme qui les aurait ainsi organisées. Le rythme programme, régularise et impose la perception des contrastes [. . .], c'est-à-dire des valeurs élémentaires. Là où il y a rythme, il y aurait, au moins virtuellement, du sens» (Fontanille, 2003, p. 228-229).

Quant à l'aspectualité, il faudra tout d'abord distinguer l'aspect de l'aspectualité : «l'aspect» pourrait être réservé à la catégorie morpho-sémantique utilisée dans la description du verbe et du syntagme verbal<sup>7</sup> ; «l'aspectualité» recouvrirait alors l'ensemble de la configuration sémantico-syntaxique qui sous-tend et déborde à la fois l'aspect proprement dit : l'aspectualité est à ce titre une des dimensions du discours» (Fontanille, 1991, p. 6), quel que soit le langage concerné. L'aspectualité chez les linguistes est une «aspectualité appauvrie, sinon mutilée, dans la mesure où il n'est fait état que du seul devenir. Ce disant, on méconnaît la dépendance de l'aspect à l'égard du tempo» (Zilberberg, 2001, p. 67), comme s'il s'agissait «d'un tempo uniforme, identifiable au terme neutre de la catégorie : [ni accélération + ni ralentissement]» (Zilberberg, 2001, p. 67). Mais, les distinctions aspectuelles courantes (imperfectif vs perfectif ; inaccompli vs accompli ; inchoatif vs duratif vs terminatif) «sont prévenues par et dépendantes de la tension entre le survenir et le parvenir, tension qui semble avoir prédominé dans les langues indo-européennes» (Zilberberg, 2001, p. 67).

Nous verrons par la suite que le temps, le tempo et l'aspectualité sont des éléments importants dans l'étude des passions.

<sup>6</sup>Dans cette perspective : «L'objet d'une analyse rythmique ne se limite pas à une scansion, mais à ce que nous aimerions appeler une polyrythmie – terme rêvé à partir de celui, proche, de polyphonie» (Zilberberg, 1988, p. 27).

<sup>7</sup>Jacques Fontanille, 1991, p. 6. Coquet précise à son tour : «L'aspect englobe en effet la morphologie du verbe et la sémantique du mot ; autrement dit, le procès est susceptible d'être caractérisé deux fois, et même d'une manière contradictoire. [. . .] Plutôt que la pertinence de la notion de durée, la catégorie de l'aspect en grec ancien nous permet de mettre en lumière la notion topologique de borne» (1991, p. 196). C'est dire que l'aspect consiste dans l'évaluation de l'état d'avancement du procès par un observateur.

<sup>8</sup>Il ajoute : «À ce propos, de nombreux poèmes, notamment au livre IV, se présentent comme des poèmes anniversaires. De manière plus générale, le dispositif vise à rendre sensible au lecteur l'évolution de la pensée et de la sensibilité du poète, et à créer dans le recueil un effet de perspective, de profondeur chronologique, qui correspond à l'approfondissement de l'expérience contemplatrice qui découle du deuil et de l'exil» (2001, p. 33). Voir aussi, à ce sujet, Moreau (1962)

<sup>9</sup>La version des *Contemplations* à laquelle nous nous référons dans cet article – dans le corps même du texte –, est celle de Pierre Laforgue, publiée en 2008.

## 2. Un recueil de poèmes éminemment temporel

*Les Contemplations* constituent un discours éminemment temporel, c'est-à-dire que la temporalité est l'un des constituants essentiels de sa sémiotique. Non seulement les intitulés des deux parties de l'ouvrage sont des adverbes temporels, «Autrefois» et «Aujourd'hui», mais aussi plusieurs temps s'y superposent : selon la textualisation adoptée, à savoir l'ordre des poèmes ; selon les dates de la fin des poèmes ; selon les dates des manuscrits ; selon les temps verbaux des poèmes (passé, présent, futur). Les relations entre ces différents systèmes temporels sont extrêmement complexes, et leur étude est un projet de recherche vaste. Nous nous contentons ici de quelques remarques qui nous semblent importantes par rapport à notre sujet.

Les dates de la fin des poèmes font partie du texte, elles sont donc des éléments textuels à part entière dotés de significations : elles expriment le «*hic et nunc* éphémère» (Rabaté, 1996, p. 72) attribué à l'énonciation des poèmes. Dans *Les Contemplations*, ces dates ont souvent une connotation symbolique : «elles situent le poème par rapport aux saisons, aux grandes fêtes du calendrier et surtout aux dates marquantes de la vie de l'auteur, comme celle de la mort de Léopoldine» (Fournet, 2001, p. 33<sup>8</sup>). C'est effectivement cette dernière date qui attire particulièrement notre attention, dans la mesure où elle est l'une des principales sources du désespoir du locuteur : pour cela, on n'a pas besoin de donnée extratextuelle, car le texte lui-même mentionne que la date de la mort de la fille du locuteur est le 4 septembre 1843, date autour de laquelle s'organisent les autres dates indiquées.

En réalité, il est clairement affirmé dans la préface : «c'est une âme qui se raconte dans ces deux volumes : *Autrefois*, *Aujourd'hui*. Un abîme les sépare, le tombeau» (p. 26)<sup>9</sup>. Toutefois, la date qui correspond au «tombeau», soit le 4 septembre 1843, n'apparaît pas tout à fait entre les deux volumes, mais entre le deuxième et le troisième poèmes du deuxième volume. Ce qui s'y inscrit précisément, c'est «4 SEPTEMBRE 1843», suivi d'une ligne de points traversant la page. Les manuscrits prouvent l'importance de ces points «dans le dispositif symbolique des *Contemplations*, puisque Hugo note dans un projet qu'il faudra «une page

de points” dans l’édition» (Charles-Wurtz, 2001b, p. 180-181).

Que signifie cette absence de parole ? Qu’est-ce qui a empêché le locuteur de s’exprimer ? Notre explication c’est que, selon la conception de Coquet (Voir par exemple : Coquet 1997, pp. 1-18 ; Jean-Claude Coquet, 2007, pp. 121-134, pp. 252-262.), le sujet était devenu non-sujet, c’est-à-dire qu’il avait perdu sa capacité de jugement, qu’il s’était réduit à un corps propre, que sa capacité de parler avait cessé de fonctionner. La raison pourra être expliquée en nous référant à l’hypothèse tensive telle qu’elle est formulée par Zilberberg (Voir par exemple : Zilberberg 2006, pp. 79-164, pp. 199-241; Zilberberg 2013, pp. 7-79, pp. 145-160.) : il s’agit d’un *événement*, relevant du mode *concessif* du *survenir*, caractérisé par la non prévisibilité et la surprise ; d’où l’envahissement du champ de présence du sujet, la perte de toute modalité, et l’incapacité de parler au moment de son émergence <sup>10</sup>.

L’intitulé du poème qui suit cet *événement* est «Trois ans après», comme si le locuteur n’avait pas pu parler pendant trois ans. D’ailleurs, le poème qui suit ce dernier étant «Oh ! je fus comme fou dans le premier moment» (p. 199), confirme notre hypothèse selon laquelle le locuteur avait perdu sa raison et qu’il était devenu non-sujet.

Le poème du 4 septembre 1843 est virtualisé, car l’intensité émotionnelle est si forte qu’elle devient irréprésentable. Pour être représentable, l’intensité doit, au moins en partie, s’exposer aussi dans l’étendue. Ce poème virtualisé sur place, de fait, se réalise un peu partout dans le recueil. Outre le désespoir fortement présent dans le recueil entier, ainsi que l’évocation récurrente de la fille morte, Ludmila Charles-Wurtz explique que l’«absence du poème correspondant à la mort de Léopoldine est [...] dramatisée par la série des huit poèmes datés du 4 septembre qu’on trouve dans la deuxième partie du recueil. Six de ces huit poèmes se trouvent dans le livre IV, datés de 44, 45, 46, 47 et 52 ; les deux autres, datés de 52 et 55, se trouvent, dans le livre V, l’autre dans le livre VI. Ils semblent ainsi perpétuer le souvenir de la morte de livre en livre, jusqu’au poème final, “À celle qui est restée en France”, qui lui est adressé. Mais, précisément, aucun de ces poèmes ne date de 1843, si bien qu’ils soulignent, au lieu de la compenser, l’absence du poème d’adieu» (Charles-Wurtz, 2001b, p. 181-182<sup>11</sup>).

Par ailleurs, cette ligne de points, accompagnée de cette date décisive, crée une deuxième coupure dans le recueil, après la première entre les deux volumes. Selon Charles-Wurtz, la ligne de points a «pour fonc-

tion essentielle de brouiller, en la doublant, la coupure du recueil entre “Autrefois” et “Aujourd’hui”, et, en dernière analyse, de trouser la chronologie de manière à la ruiner de l’intérieur» (Charles-Wurtz, 2001b, p. 183) , «de bouleverser, et finalement d’interdire la représentation du temps dans le recueil. Pourquoi cela ? Parce que la mort des enfants avant les parents bouleverse l’ordre naturel du temps» (Charles-Wurtz, 2001b, p. 185 <sup>12</sup>).

Elle va jusqu’à affirmer : «Contrairement à ce que suggère la Préface, le tombeau de Léopoldine ne se situe pas entre “Autrefois” et “Aujourd’hui”» (Charles-Wurtz, 2001b, p. 184). Sans aller jusque-là, nous dirions qu’il existe une tension constante entre les deux coupures les plus importantes du recueil, proches l’une de l’autre, sans que l’une d’elle remporte définitivement sur l’autre. Ce qui fait le décalage, ce sont les deux premiers poèmes du deuxième volume du recueil. Ils doivent avoir un statut particulier. Lequel ?

Il semble qu’il s’agisse dans ces deux poèmes d’un passé qui a débordé les limites du passé et qui est entré dans le présent, un passé qui a tout son poids sur le présent. Cela semble pertinent d’autant plus que ces deux poèmes sont datés antérieurement au dernier poème du premier volume. Le premier poème, daté de janvier 1843, consiste dans l’éloge de l’«Innocence» et de la «Vertu» (p. 193), présentées à d’autres occasions comme des qualités de sa fille. Le deuxième poème est daté du 15 février 1843, ce qui correspond à la date réelle de la production du poème ; il est marqué dans le manuscrit : «à ma fille en la mariant 15 février 1843» (Charles-Wurtz, 2001b, p. 187). Cette date est celle du mariage de Léopoldine, et le poème prend donc la valeur d’un épithalame. Pourtant, cette allusion au mariage est effacée du texte publié, ce qui crée une indétermination référentielle, et qui rend possible une lecture funèbre du poème ; par exemple, l’expression «celui qui t’aime» peut désigner Dieu aussi bien que l’époux de sa fille : selon la première lecture, «le poème d’adieu à la morte qui manque à la date du 4 septembre se donne à lire à celle du 15 février, entre les lignes du poème à la mariée» (Charles-Wurtz, 2001b, p. 187) ; et selon la deuxième lecture, il s’agit de l’insistance sur le temps du *survenir*, caractérisé par la surprise : mourir neuf mois après le mariage n’est pas attendu, et c’est cette *concession* si excessive qui fait que le sujet subit la plus haute émotion, à tel point qu’il devient non-sujet, et en l’occurrence muet.

En effet, on constate que la «mort est inscrite au centre du recueil comme ce qui donne à la contemplation

<sup>10</sup>L’absence de parole suite à la survenue de l’émotion est aussi évoquée dans le poème «Le revenant» : «Les lugubres sanglots qui sortent des entrailles / Oh ! la parole expire où commence le cri ; / Silence aux mots humains !» («Le revenant», p. 157).

<sup>11</sup>Ou bien par exemple, elle note : «La numérotation du poème suivant redouble ainsi symboliquement la date de la mort de Léopoldine, 1843, puisqu’il est, dans le livre IV, le troisième – et qu’il s’intitule par ailleurs “Trois ans après”» (2001b, p. 181).

<sup>12</sup>Un autre signe pour montrer que «l’architecture temporelle du recueil, ostensiblement chronologique, est ruinée de l’intérieur», c’est que «nombre de poèmes censés avoir été écrits avant la mort de Léopoldine représentent en réalité sa mort» (2001b, p. 186)

son sens et explique ses infléchissements» (Balaudé-Treilhou, 1991, p. 36), et que, d'autre part, comme le signale Ivan Darrault Harris, dans «l'expérience de la mort et du deuil, [...] se dramatise à l'extrême la relation au temps» (Darrault-Harris, 2006, p. 278).

Après la brève évocation de quelques éléments primordiaux, nous examinerons dans les sections suivantes d'autres caractéristiques de la dimension temporelle du désespoir tel qu'il apparaît dans notre recueil de poèmes.

### 3. Passé, présent, futur

Dans tout discours, tout est vu à partir de son centre, c'est-à-dire au travers du «je-ici-maintenant» du locuteur-observateur : le temps qui permet la prise de parole du locuteur dans l'espace qu'il occupe est le présent, non pas le présent formel, mais comme le rappelle Benveniste, «ce présent continu, coextensif à notre présence propre», ce présent qui est «la source du temps» (Benveniste, 1966, p. 83). C'est-à-dire que tous les jugements portés sur le passé, le présent et le futur sont rendus du présent. D'ailleurs, *Les Contemplations* sont un ouvrage où le temps dominant est le présent.

Le désespoir est une passion où la dimension rétrospective domine la dimension prospective. Selon Jacques André, le désespoir «inverse l'axe du temps» : le retour est toujours vers le passé, tandis que dans le futur, «il n'y a rien à attendre» (André, 2000, p. 17), car on sait déjà le futur, c'est prévisible, c'est inévitable, ce sera toujours le désespoir. C'est un désespoir qui ne peut pas finir, il s'agit, pour reprendre la terminologie de Kierkegaard, de la «maladie mortelle»<sup>13</sup>. Le futur est en quelque sorte déjà consommé, il est enveloppé par le présent élargi.

Le désespoir des *Contemplations*, à l'instar du désespoir doxal, est caractérisé par un futur fermé ; en ce qui concerne le passé, il s'y rattache particulièrement : (i) un passé malheureux source du désespoir, (ii) un passé heureux source du désespoir, (iii) un passé malheureux réactivé par le désespoir actuel.

#### 3.1. Passé dysphorique, source du désespoir

L'une des origines du désespoir est le passé malheureux. Comme nous l'avons déjà expliqué, c'est notamment la disparition de sa fille qui engendre le désespoir chez le sujet. Par exemple, il indique :

Je regarde toujours ce moment de ma vie  
Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler !  
Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,  
L'instant, pleurs superflus!  
Où je criai : L'enfant que j'avais tout à l'heure,  
Quoi donc ! je ne l'ai plus !  
(«À Villequier», p. 215)

Un événement est survenu dans la vie du sujet : il s'agit d'un «instant» qui a transformé la conjonction avec l'objet de valeur («L'enfant que j'avais tout à l'heure») à la disjonction («je ne l'ai plus»), qui a donc fait basculer le sujet d'un univers thymique et axiologique à un autre. Cet «instant», dont l'intensité sensibilisera toute l'extensité du futur, commandera la vie du sujet pour toujours. C'est ainsi que, comme le rappelle Comte-Sponville, «le désespoir survit [...] dans le présent, comme une cicatrice, à proportion de nos blessures, de nos traumatismes, de nos frustrations. «Le passé insatisfait enserme le présent dans ses griffes» (Comte-Sponville, 1997, p. 90). Aussi la consolation est-elle de l'ordre de l'impossible (*ne pas pouvoir être*), c'est dire que s'affirme l'aspect horriblement duratif du désespoir : «Je regarde toujours ce

moment de ma vie» ; «Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure».

Plusieurs autres poèmes font allusion à la disparition de sa fille, ainsi qu'à celle des autres êtres chers, et au passé malheureux qui s'en suit, ce qui justifie le désespoir actuel du sujet : «Trois ans après», «Oh ! je fus comme fou. . . », «Veni, Vidi, Vixi», «À Villequier», «Claire P.», «Claire», «En frappant à une porte», «À celle qui est restée en France», etc.<sup>14</sup>

#### 3.2. Passé euphorique, source du désespoir

Quoique cela paraisse paradoxal, l'une des sources du désespoir actuel du locuteur est un passé heureux qui précède chronologiquement le passé malheureux, et qui est évoqué à plusieurs reprises dans le recueil,

<sup>13</sup>Chez Kierkegaard, cette expression est «prise en sens spécial» : elle ne signifie pas «un mal dont le terme, dont l'issue est la mort et [qui] sert alors de synonyme d'une maladie dont on meurt» (1849, p. 69), mais elle correspond à «ne pouvoir mourir, comme dans l'agonie le mourant qui se débat avec la mort sans pouvoir mourir. Ainsi être *malade à mort*, c'est ne pouvoir mourir, mais ici la vie ne laisse d'espérer, et la désespérance, c'est le manque du dernier espoir, le manque de la mort» (1849, p. 70).

<sup>14</sup>Pour l'analyse de ces poèmes, voir notre travail «Sémiotique des passions. Actantialité et modalité dans *Les Contemplations* de Victor Hugo», à paraître.

souvent accompagné de l'admiration des êtres chers disparus. Ce qui nous incite à faire l'hypothèse que le désespoir est aussi le résultat d'un passé heureux qui n'a pas continué comme prévu. En effet, le désespoir provient d'un *événement* tragique, certes, mais aussi d'une admiration qui ne s'arrête pas, d'un passé admiré qui pèse sur le présent : il s'agit du sentiment

nostalgique du désir de la persistance et de la stabilité d'une conjonction révolue, définitivement virtualisée, qui produit un "sentiment de vide" chez le locuteur. Ces êtres chers auraient pu persister pour que le locuteur continue à les admirer et à être heureux avec eux :

---

Toutes ces choses sont passées  
Comme l'ombre et comme le vent !  
(«Quand nous habitons tous ensemble», p. 202)

Je vois fuir, vers l'ombre entraînées,  
Comme le tourbillon du passé qui s'en va,  
Tant de belles heures sonnées ;  
(«Paroles sur la dune», p. 249)

---

Si ces moments d'euphorie sont passés et s'ils ne peuvent plus se répéter, néanmoins leurs souvenirs ne cessent de fréquenter le locuteur. Les occurrences

d'admiration et d'évocations du passé heureux sont nombreuses. À titre d'exemple :

---

Il vivait, il jouait, riante créature.  
Que te sert d'avoir pris cet enfant, ô nature ?  
(«Épitaphe», p. 143)

L'humble enfant que Dieu m'a ravie  
Rien qu'en m'aimant savait m'aider ;  
C'était le bonheur de ma vie  
De voir ses yeux me regarder.  
(«Trois ans après», p. 196)

Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère ;  
(«Elle avait pris ce pli. . . », p. 200)

Lorsqu'elle disait mon père,  
Tout mon cœur s'écriait : Mon Dieu !  
(«Quand nous habitons tous ensemble», p. 201)

Mes yeux s'enivraient en silence  
De cette ineffable douceur.  
(«Elle était pâle, et pourtant rose», p. 203)

Je l'admirais. C'était ma fée,  
Et le doux astre de mes yeux !  
(«Ô souvenirs ! printemps !, aurore !», p. 205)

[. . .] un enfant, tête chère et sacrée,  
Petit être joyeux,  
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée  
Une porte des cieux ;  
(«À Villequier», p. 215)

Rien qu'à la voir passer on lui disait : Merci !  
(«Claire P.», p. 250)

Enfant qui rayonnais, qui chassais la tristesse,

...



De tous les idéals tu composais ton âme,  
Comme si tu faisais un bouquet pour les cieux !  
(«Claire», p. 308-309)

Les exemples sont beaucoup plus nombreux, surtout dans les poèmes qui suivent «Oh ! je fus comme fou dans le premier moment». Pourtant, rien que les quelques extraits cités forment un micro-système dont les éléments se répondent. Les mélioratifs sautent aux yeux, la force de l'objet de valeur et l'affectation du sujet par celui-ci sont intenses. L'expression «rien que» («rien qu'en m'aimant», «Rien qu'à la voir passer») montre cette intensité, puisqu'un minimum de compétence investie dans l'objet de valeur suffisait pour créer un effet euphorique chez le sujet, par exemple, «aimer le locuteur» signale un *savoir faire* et un *pouvoir faire* («savait m'aider»), «passer» implique la reconnaissance des compétences, soit le «remerciement» ; de même, «regarder» le locuteur entraîne le «bonheur», son «entrée» équivaut à l'ouverture d'une «porte des cieux», il fait comme «un bouquet pour les cieux», il est composé de «tous les idéals». Il existe aussi d'autres expressions contenant un effet d'intensité de l'objet dans le champ de présence du sujet : «joie immense», «ineffable douceur», «*tout mon cœur s'écriait* », etc. De plus, à part les adjectifs possessifs multiples, les adjectifs

démonstratifs («cet enfant», «cette ineffable douceur») renforcent l'effet sensible. Aussi la privation de l'objet de valeur si précieux suscite-t-elle les reproches du locuteur aux destinataires : à la nature et à Dieu. La thématique figurative reliée à l'objet de valeur est la lumière : «rayonnais», «un rayon», «astre». Du point de vue énonciatif, l'être cher disparu est à la fois embrayé («tu») et débrayé («il», «elle»), et le sujet se manifeste souvent sous forme du «je», mais en alternance avec le «on» («Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère» ; «Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée [...]» ; «Rien qu'à la voir passer on lui disait : Merci !») : l'emploi du «on» a pour effet le dépassement de l'espace propre au sujet et son entrée dans l'espace public, comme si l'objet de valeur du sujet était un objet de valeur pour tout le monde. C'est-à-dire que non seulement l'objet de valeur est intense, mais aussi étendu dans l'espace.

### 3.3. L'oubli comme solution ?

La solution pour effacer le désespoir issu du passé, qu'il soit malheureux ou heureux, consiste à l'oublier, mais le locuteur ne l'accepte pas :

Mais je ne voudrais pas, quant à moi, d'une joie  
Fait de tant d'oubli !

...

Quelquefois je voyais, de la colline en face,  
Mes quatre enfants jouer, tableau que rien n'efface !  
(«À Mademoiselle Louise B.», p. 239)

Mère, nous n'avons pas plié, quoique roseaux,  
Ni perdu la bonté vis-à-vis l'un de l'autre,  
Ni demandé la fin de mon deuil et du vôtre  
À cette lâcheté qu'on appelle l'oubli.  
(«Dolorosae», p. 248)

Oublier peut mettre fin au deuil, peut produire la joie, mais le locuteur *ne peut pas* («tableau que rien n'efface») et en même temps *ne veut pas* («je ne voudrais pas») oublier. Si le *ne pas pouvoir faire* dépasse sa compétence, le *ne pas vouloir faire* mentionne que l'oubli est considéré comme une grandeur négative, une «lâcheté», et que, par conséquent, le locuteur assume cette position, qu'il assume son désespoir, qu'il préfère le deuil non-accomplé au deuil accompli au prix de l'oubli. Cela montre le degré d'affectation très élevé

du locuteur par l'objet de valeur.

D'ailleurs, non seulement le locuteur *ne veut pas* empêcher l'apparition des souvenirs heureux, mais aussi il a envie et besoin d'aller vers eux, autrement dit ce passé heureux est caractérisé par le *vouloir être* et le *devoir être*. C'est pourquoi, le locuteur s'adresse à son cœur pour que celui-ci aille au passé ; si le passé heureux ne vient pas vers lui, lui-même ira vers ce passé :

... Pénètre,

Mon cœur, dans ce passé charmant !  
(«Ô souvenirs ! printemps ! aurore !», p. 205)

On peut en effet dire que “se souvenir”, à savoir la présentification de l’absence, est activé dans les deux sens du terme, qu’Herman Parret formule ainsi : «Se souvenir, c’est non seulement accueillir une image du passé, c’est aussi la chercher» (Parret, 2006b, p. 147).

### 3.4. Passé dysphorique, réactivé par le présent

À part le passé (heureux et malheureux) qui n’est pas passé pour le locuteur, qui n’a donc pas d’inscription historique, apparaît un passé historique, sous forme de passé simple, qui est pourtant impliqué par le présent. À titre d’exemple :

À vingt ans, deuil et solitude !  
Mes yeux, baissés vers le gazon,  
Perdirent la douce habitude  
De voir ma mère à la maison.

Elle nous quitta pour la tombe ;  
Et vous savez bien qu’aujourd’hui  
Je cherche, en cette nuit qui tombe,  
Un autre ange qui s’est enfui !

Vous savez que je désespère,  
Que ma force en vain se défend,  
Et que je souffre comme père,  
Moi qui souffris tant comme enfant !  
(«Trois ans après», p. 195)

Cet extrait met en scène à la fois un deuil présent et un deuil passé. Ce qui est problématique, c’est l’emploi du passé simple pour ce dernier, à savoir un passé qui a, par définition, rompu ses liens avec le présent, qui est nécessairement objectivé, et qui fait partie de l’univers. Ce passé, totalement hors du champ de présence du sujet et impliquant un point de vue extérieur, voire étranger<sup>15</sup>, à la scène d’énonciation, ne peut que désigner “les états de choses” et non pas “les états d’âme”. Autrement dit le passé simple est «inapte à l’expression des passions et des états d’âme, à moins qu’il ne les réduise à de simples événements extérieurs» (Fontanille, 2003, p. 232). Cet état dysphorique n’est donc plus de l’ordre de l’“éprouver” et du “vivre”, mais c’est un moment dans les souvenirs, de l’ordre de l’“être” et de “faire”. Par ailleurs, l’utilisation du passé simple à la première personne, en confondant les deux systèmes d’énonciation que distingue Benveniste, le *discours* et l’*histoire*, «signale l’intensité d’un accompli» (Bertrand, 2000, p. 159<sup>16</sup>).

Comment alors ce passé révolu et non agissant sur le présent est-il mis en rapport avec le présent du sujet énonçant ? Notre réponse c’est que, dans ce cas, ce n’est pas le passé qui suscite le présent, mais le rap-

port est orienté du présent vers le passé : la force de l’éprouver du présent réveille et fait survenir de façon instantanée un éprouver similaire dans le passé. En d’autres termes, le passé est «convoqué par la sensibilisation du présent. C’est l’intensité [du présent] qui déclenche la rétrospection et commande l’extensité de la mémoire» (Bertrand, 2006, p. 420-421). Par conséquent, contrairement aux deux passés précédents qui déterminaient le présent, ce passé est sous la dépendance du présent. Or la réactivation du deuil passé renforce, dans un mouvement de retour, le désespoir actuel : l’aspect itératif du malheur est en jeu.

Corinne Enaudeau indique que le «désespoir, c’est d’être rejeté dans le passé» (Enaudeau, 2000, p. 150). Nous sommes d’accord à plus d’un titre : d’une part, deux passés thymiques opposés, euphorique et dysphorique, engendrent chacun à son tour le désespoir ; d’autre part, le désespoir engendré réactive d’autres moments malheureux dans le passé. C’est dire que se forme un mouvement de va et vient constant entre le présent et le passé. On a affaire à un présent qui ne passe pas, celui qui est rempli du passé. Svâmi Prajnârnpad a peut-être raison d’affirmer : «Il n’y a d’autre esclavage dans la vie que celui du passé. Celui

<sup>15</sup>Henri Michaux commence son ouvrage *Qui je fus* ainsi : «Je suis habité ; je parle à qui-je-fus et qui-je-fus me parlent. Parfois, j’éprouve une gêne comme si j’étais étranger. Ils font à présent toute une société et il vient de m’arriver que je ne m’entends plus moi-même» (1927, p. 173).

<sup>16</sup>Rappelons que Benveniste définit le «discours» comme «toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l’intention d’influencer l’autre en quelque manière» (1966, p. 242). En revanche, dans l’*histoire*, il s’agit «de la présentation des faits survenus à un certain moment du temps, sans aucune intervention du locuteur dans le récit» (1966, p. 239). La forme verbale typique de l’*histoire*, c’est l’aoriste (passé simple ou passé défini). Il «est le temps de l’événement hors de la personne d’un narrateur» (1966, p. 241) ; d’où son exclusion totale du système temporel du «discours».



qui est libre du passé est libre, il est *mukta* [libéré] (Svâmi Prajnânpad, cité par André Comte-Sponville, 1997, p. 91).

### 3.5. De la disparition à aujourd'hui

Dans le dernier poème du recueil, «À celle qui est restée en France», le locuteur retrace sa vie depuis la mort de sa fille jusqu'à aujourd'hui, en passant par l'exil. La dimension temporelle, liée à la spatialité, est directement impliquée :

J'allais, je n'étais plus qu'une ombre qui frissonne,  
Je fuyais, seul, sans voir, sans penser, sans parler,  
Sachant bien que j'irais où je devais aller ;  
Hélas ! je n'aurais pu même dire : Je souffre !

...

Et, pendant que la mère et la sœur, orphelines,  
Pleuraient dans la maison, je cherchais le lieu noir  
Avec l'avidité morne du désespoir ;

...

Oui, jadis, quand cette heure en deuil qui me réclame  
Tintait dans le ciel triste et dans mon cœur saignant,  
Rien ne me retenait, et j'allais ; maintenant,  
Hélas... ! – Ô fleuve ! ô bois ! vallons dont je fus l'hôte,  
Elle sait, n'est-ce pas ? que ce n'est pas ma faute  
Si, depuis ces quatre ans, pauvre cœur sans flambeau,  
Je ne suis pas allé prier sur son tombeau !

...

Ainsi, ce noir chemin que je faisais, ce marbre  
Que je contemplais, pâle, adossé contre un arbre,  
Ce tombeau sur lequel mes pieds pouvaient marcher,  
La nuit, que je voyais lentement approcher,  
Ces ifs, ce crépuscule avec ce cimetière,  
Ces sanglots, qui du moins tombaient sur cette pierre,  
Ô mon Dieu, tout cela, c'était donc du bonheur !

...

Je ne puis plus reprendre aujourd'hui dans la plaine  
Mon sentier d'autrefois qui descend vers la Seine ;  
Je ne puis plus aller où j'allais [...] (À celle qui est restée en France», p. 386, 387, 391)

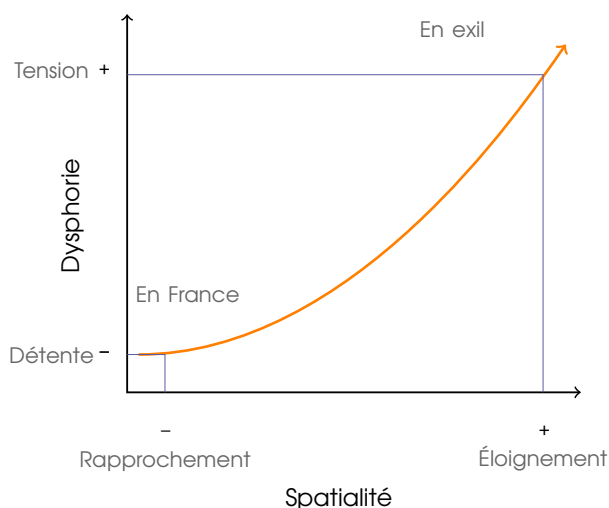
Plusieurs questions déjà abordées réapparaissent dans cet extrait : la mort, le non-sujet, la solitude, mais aussi l'exil que nous n'avons pas encore traité, parmi d'autres. Le champ lexical de la dysphorie est abondant : «seul», «orphelines», «pleuraient», «lieu noir», «l'avidité morne du désespoir», «deuil», «ciel triste», «cœur saignant», «noir chemin», etc.

Le locuteur était devenu non-sujet passionnel, parce qu'il avait perdu sa capacité de jugement, qu'il ne pouvait pas parler, ni même percevoir : «sans voir, sans penser, sans parler» ; «je n'aurais pu même dire : Je souffre». Il avait perdu toutes ses modalités et était réduit au corps propre, ou selon les mots de Hugo même, réduit à «une ombre qui frissonne». De plus, il était devenu non-sujet fonctionnel<sup>17</sup> : «sachant bien que j'irai où je devais aller».

Un peu plus tard, lorsqu'il a repris ses forces, il continuait à aller régulièrement sur la tombe de sa fille ; ce qui fait la grande différence avec aujourd'hui, car étant en exil, ce n'est plus possible d'y aller : «jadis» s'oppose donc à «maintenant». Avant : «rien ne me retenait, et, j'allais» ; à présent, et ceci «depuis ces quatre ans» : «je ne puis plus reprendre», «je ne puis plus aller». L'opposition est spatio-modale : *pouvoir aller sur la tombe vs ne pas pouvoir aller sur la tombe*. Ce changement modal implique un changement de point de vue sur le passé : le locuteur comprend maintenant que pouvoir aller sur la tombe de sa fille n'était pas le malheur, mais le bonheur («tout cela, c'était donc du bonheur»), que tout l'univers dysphorique évoqué plus haut doit être vu comme euphorique ; ce qui montre l'intensité énorme du désespoir actuel du

<sup>17</sup>Un actant qui «ne sait que sa leçon», qui «n'exécute que cela pour quoi il a été programmé» (Jean-Claude Coquet, 1997, p. 41, p. 154).

locuteur, à cause de l'exil. La description semblable à l'hypotypose, et l'emploi répétitif des démonstratifs lorsque le locuteur évoque les figures du passé («ce noir chemin», «ce marbre», «Ce tombeau», «Ces ifs», «ce crépuscule», «ce cimetière», «ces sanglots», «cette pierre») sont très parlants : même s'il s'agit du passé, ils sont maintenant bien présents à l'esprit du sujet, et d'ailleurs sensibilisés. Il s'agit donc d'un «schéma de l'amplification», celui qui «procure tension affective et cognitive» (Fontanille, 2003, p. 111).



C'est-à-dire qu'avec l'éloignement du tombeau de sa fille, la dysphorie du locuteur augmente en même temps que sa prise de conscience de la situation.

En effet, la thématique de l'exil est très importante dans l'œuvre de Hugo et en l'occurrence dans *Les Contemplations*. Le titre même du poème, «À celle qui est restée en France», insiste sur l'exil autant que sur l'importance de l'être cher. L'extrait cité montre que l'exil agit comme un redoublement du deuil, aiguise la sensibilité de la disjonction et intensifie la dysphorie. Comme l'a remarqué La Rochefoucauld : «L'absence

diminue les médiocres passions, et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu» (François de La Rochefoucauld, 1665, maxime 276, p. 70.). Dans notre recueil de poèmes, la passion forte de l'amour paternel, à la suite de l'absence de la fille, qui est d'ailleurs une absence sans retour, s'est ralliée à la passion forte du désespoir, ce qui est allé jusqu'à rendre le père non-sujet, et actuellement, l'exil le prive même de pouvoir aller sur la tombe de sa fille ; il s'agit donc de deux absences cumulées, et la passion d'origine étant forte, ces absences, non seulement n'ont pas diminué la passion originale, au contraire, elles l'ont rendue plus puissante.

Comme le rappelle Riffaterre, l'exil se compose d'un côté «d'un éloignement forcé», et de l'autre, «d'un désir de revenir au point de départ» (Riffaterre, 1967, p. 187) ; c'est-à-dire qu'il s'agit d'une confrontation modale entre un *devoir faire* et un *vouloir faire*, et la soumission de celui-ci à celui-là. Ce conflit modal signale que l'exil est en soi une passion. En l'occurrence, la «passion de l'exil» attise la «passion de la perte de l'enfant». Selon Catherine Balaudé-Treilhou, «après le 4 septembre 1843, l'exil réalise d'une certaine façon le désir de mort qu'a suscité le deuil, et crée les conditions d'une énonciation poétique particulière, la parole du mort vivant» (Balaudé-Treilhou, 1991, p. 36). Hugo lui-même, dans un aphorisme publié dans *Pierres*, ouvrage qui rassemble ses textes inédits, indique : «L'exil est une espèce de longue insomnie» (Hugo, 1951, p. 62) . Il souligne son anomalie, sa longueur, sa lenteur, sa souffrance, et le *ne pas pouvoir faire* du sujet face à lui. L'exil semble jouer un rôle aussi important que la disparition de la fille dans la création du désespoir chez le locuteur.

On peut donc diviser la vie du locuteur en quatre temps, qui ont des propriétés différentes : (1) avant la mort de sa fille, (2) lors de la mort et quelque temps après, (3) entre quelque temps après la mort et l'exil, (4) pendant l'exil (aujourd'hui). Le tableau suivant tente de les caractériser :

#### 4. Le temps de l'existence et le temps de l'expérience

Outre les relations entre le passé, le présent et le futur, dans *Les Contemplations* deux régimes temporels s'opposent, ceux connus en sémiotique sous les dé-

nomination du temps de l'existence et du temps de l'expérience. Il conviendrait de présenter un court exposé théorique.

Benveniste, selon que l'univers de signification est celui du *récit* ou celui du *discours*, distingue deux formes de temporalité qu'il appelle le «temps chroni-

<sup>18</sup>Chez Benveniste, le temps chronique «est le temps des événements, qui englobe aussi notre propre vie en tant que suite d'événements (...) Ce temps socialisé est celui du calendrier» (1966, p. 70-71) ; par contre, le temps linguistique «est organiquement lié à l'exercice de la parole, (...) il se définit et s'ordonne comme fonction du discours» (1966, p. 73).

<sup>19</sup>Coquet cite Merleau-Ponty : «Le temps constitué, la série des relations possibles selon l'avant et l'après, ce n'est pas le temps même, c'en est l'enregistrement final (...). Il doit y avoir un autre temps, le vrai, où j'apprenne ce que c'est que le passage ou le transit lui-même» (Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, 1945, p. 474-475, cité par Coquet 1991, p. 212). L'éternité existentielle s'oppose à la «texture imaginaire du réel» (Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, 1964, p. 278, cité par Coquet 1997, p. 96-97). On peut aussi ajouter d'autres passages chez Merleau-Ponty qui soulignent le temps subjectif : «Nous disons que le temps est quelqu'un, c'est-à-dire que les dimensions temporelles, en tant qu'elles se recouvrent perpétuellement, se confirment l'une l'autre, ne font jamais qu'explicitent ce qui était

	<b>Temps 1</b>	<b>Temps 2</b>	<b>Temps 3</b>	<b>Temps 4</b>
Figure actantielle <sup>a</sup>	Sujet de quête	Non-sujet	Sujet de la séparation/Sujet zéro	Sujet de la séparation intense / sujet zéro intense
Évaluation thymique	Euphorie	Souffrance <sup>b</sup>	Dysphorie	Dysphorie intense
Modalité dominante	Savoir / Pouvoir	Perte de modalités	Savoir / Ne pas pouvoir	Savoir / Ne pas pouvoir intense
Objet de valeur	Vie (fille, Dieu, peuple)	Rien	Tombeau	Mort
Relation temporelle dominante	Avec le futur	Perte de notion de temps	Avec le passé	Avec le passé (intense)

que» et le «temps linguistique»<sup>18</sup>. Jean-Claude Coquet reprend cette distinction, et en s'inspirant également de Merleau-Ponty<sup>19</sup>, la rapporte à son propre système actantiel, et définit deux formes temporelles : (i) le «temps du discontinu, temps chronique, quantitatif, (...) analysable en intervalles» (Coquet, 1991, p. 198), mesurable ; (ii) le temps «du continu, temps du *devenir*, qualitatif (...), inséparable de l'instance de discours» (Coquet, 1991, p. 198), «non mesurable» (Coquet, 1997, p. 84). Il s'agit d'un côté d'un «temps objectivé», celui de «l'événement», auquel se réfère le sujet (en régime d'autonomie) ou le tiers-actant transcendant (en régime d'hétéronomie), et de l'autre d'un «temps subjectivé», celui de «l'expérience» (Coquet, 1997, p. 88), qui renvoie au non-sujet, «c'est le temps du corps propre et c'est aussi le temps de la "chair"» (Coquet, 1997, p. 97).

Jacques Fontanille reprend et développe cette dichotomie : il distingue deux régimes temporels, celui de l'existence et celui de l'expérience. Le temps de l'existence peut se spécialiser en «temps du monde, du flux mesurable et du mouvement», «temps chronologique», «temps cosmologique» ou «temps mythique» (Fontanille, 2008, p. 64) ; le temps de l'expérience peut se spécialiser en «temps vécu», «temps subjectif», «temps de la perception» ou «temps du corps sensible» (Fontanille, 2008, p. 65). Le temps de l'existence est débrayé, car il est «nécessairement médiatisé par un jeu de règles et de lois qui le rendent intelligible», il se rapporte à la «jonction» (conjonction, disjonction), et résulte «d'une projection existentielle dans le procès» (Fontanille, 2008, p. 65) ; alors que le temps de l'expérience est embrayé, car il est caractérisé par «un rapport direct», par «l'immédiateté de la relation aux objets, aux situations, au monde en général», il a trait à la «présence» (apparition, disparition, présentation...), il est «déployé dans un champ de présence,

lui-même organisé autour d'une *deixis*» (Fontanille, 2008, p. 65). Le temps de l'existence est le temps du monde commun, il est étranger à la catégorisation thymique, il est partant aphorique ; tandis que le temps de l'expérience est le temps du monde perçu par une subjectivité, et il est à tout moment susceptible de basculer dans l'euphorie ou la dysphorie.

Nous pensons que cette dichotomie n'est pas catégorielle, mais graduelle, mieux, elle est tensive : plus la subjectivité augmente, moins le temps est mesurable, et plus la subjectivité diminue, plus le temps est mesurable. Le temps de l'expérience par excellence est celui du non-sujet, et le temps de l'existence par excellence est le temps du sujet autonome, ou celui du tiers-actant transcendant. Le sujet passionné, selon qu'il est non-sujet ou sujet hétéronome, est plus ou moins dans le temps de l'expérience. Ce qui est certain, c'est qu'il est impossible que le sujet passionné soit entièrement dans le temps de l'existence. Nous faisons, de fait, l'hypothèse que la passion commande la temporalité : en fonction de la nature et de l'intensité de la passion que le sujet éprouve, le temps s'accélère ou ralentit, se condense ou se déploie, se contracte ou s'étire, avec des degrés différents. De façon générale, la dysphorie est caractérisée par la longévité, par la lenteur, et l'euphorie par la brièveté, par l'accélération. En élargissant la phrase de Proust dans *La Prisonnière* qui indique : «L'amour, c'est l'espace et le temps rendus sensibles au cœur» (Proust, 1923, p. 887), nous dirions que la passion, c'est l'espace et le temps rendus sensibles au cœur.

Dans *Les Contemplations*, le régime temporel de l'existence cohabite avec le régime temporel de l'expérience, qui, à son tour, se scinde en sous-catégories. Par exemple, dans l'extrait ci-après, une opposition nette et catégorielle est établie :

impliqué en chacune, expriment toutes un seul éclatement ou une seule poussée qui est la subjectivité elle-même. Il faut comprendre le temps comme sujet et le sujet comme temps. De toute évidence, cette temporalité originaire n'est pas une juxtaposition d'événements extérieurs, puisqu'elle est la puissance qui les maintient ensemble en les éloignant l'un l'autre» (1945, p. 482-483).

Il est temps que je me repose ;  
Je suis terrassé par le sort.  
Ne me parlez pas d'autre chose  
Que des ténèbres où l'on dort !

Que veut-on que je recommence ?  
Je ne demande désormais  
À la création immense  
Qu'un peu de silence et de paix !

Pourquoi m'appellez-vous encore ?  
J'ai fait ma tâche et mon devoir.  
Qui travaillait avant l'aurore,  
Peut s'en aller avant le soir.

(...)

Maintenant, je veux qu'on me laisse !  
J'ai fini ! le sort est vainqueur.  
Que vient-on rallumer sans cesse  
Dans l'ombre qui m'emplit le cœur ?  
(«Trois ans après», pp. 195-197)

Ici, les deux régimes temporels de l'expérience et de l'existence se confrontent : le temps du prime actant, subjectivé, celui du «je», entre en conflit avec le temps du tiers actant, objectivé et finalisé, celui du «sort», de la «création immense», du «on». Se trouvant dans une relation d'hétéronomie, le sujet ne peut pas se libérer de l'emprise du destinataire, «régulateur de l'hétéronomie» (Coquet, 1997, p. 92), et, partant, du temps que celui-ci définit. Le temps de l'existence, en l'occurrence le «temps du sort», est un temps «uni-directionnel» (Coquet, 1997, p. 92), qui va «d'une borne initiale à une borne finale, un cours orienté et régi par un «devoir être»» (Fontanille, 2008, p. 61). Aussi le temps de l'expérience, en tant que vécu, quelle que soit son importance, est-il nécessairement inversé «dans la série des événements programmés par un tiers, le tiers actant» (Coquet, 1997, p. 92), «signe du passage à l'hétéronomie» (Coquet, 1997, p. 93). Le sujet se situe donc dans un constant mouvement d'embrayage/débrayage entre deux régimes temporels

: tout en éprouvant des passions, il lui est continuellement rappelé qu'il est sous l'emprise du destinataire. Dans ces vers, le temps de l'expérience et celui de l'existence sont reliés à un enjeu aspectuel et modal. Selon le champ de présence du sujet, le «je» affirme le perfectif («Il est temps que je me repose», «J'ai fait ma tâche et mon devoir», «J'ai fini», «je veux qu'on me laisse»), alors que le «on» affirme l'imperfectif («Que veut-on que je recommence ?», «Que vient-on rallumer sans cesse ?»). En termes modaux, le *vouloir* du sujet s'oppose au *devoir* imposé par le destinataire : *vouloir s'arrêter vs devoir continuer*. Les seuls objets recherchés par le sujet sont le «repos», la «paix» et le «silence», des grandeurs atones, demandées en réaction contre l'injustice du destinataire. De plus, l'«ombre» correspond au temps de l'expérience, et la lumière («rallumer») à celui de l'existence.

On peut montrer les différentes confrontations correspondant à l'opposition des régimes temporels dans un tableau :

Régime temporel	Temps de l'existence	Temps de l'expérience
Actant impliqué	Tiers actant	Prime actant
Brayage	Débrayage	Embrayage
Figure actorielle	«on », « sort », « création immense »	«Je »
Figure perceptible	Lumière	Ombre
Aspect dominant	Imperfectif	Perfectif
Modalité dominante	Devoir	Vouloir

En réalité, de la même manière que le sujet désespéré est envahi par la force du destinataire (Voir Fontanille 1980), le régime temporel attribué au destinataire, celui de l'existence, domine le régime temporel attribué au sujet, celui de l'expérience. À l'intérieur du temps de l'expérience, en fonction du point de vue adopté par le sujet, il existe différents phénomènes et catégories, en partie explicables en termes d'aspectualité, de tempo et de tonicité, que nous allons examiner.

## 5. L'aspectualité, le tempo, la tonicité

Notre hypothèse de départ pour cette section consiste à dire que le désespoir est un présent qui ne passe pas, un temps sans fin, duratif sans perspective de terminativité. Nous avons déjà vu plusieurs exemples qui le montrent. Voici un nouvel extrait :

Nous voici maintenant en proie aux deuils sans bornes,  
Mère, à genoux tous deux sur des cercueils sacrés,  
Regardant à jamais dans les ténèbres mornes  
La disparition des êtres adorés !  
(«Claire», p. 310)

Les expressions «sans bornes» et «à jamais» sont bien significatives : le désespoir est une sémosis infinie, une durée sans progression où rien ne commence et rien ne finit, c'est-à-dire que le désespoir est caractérisé par un *ne pas pouvoir finir* et *ne pas pouvoir commencer*, comme si cette passion était si diffuse dans l'extensité qu'il était impossible au sujet de la concentrer en intensité, impossible de transformer la durée en instant, mouvement nécessaire pour l'apparition des moments ponctuels de l'inchoativité et de la ter-

minativité. L'aspect et le régime temporel dominants du désespoir sont donc de type "suspensif". Il s'agit d'un maintenant étiré, d'un présent élargi. En termes husserliens, chaque instant du désespoir passe pour être remplacé par le suivi, «rétention» et «protention» (Voir Husserl 1926, p. 38 et p. 71<sup>20</sup>) permettant d'unifier ces différents instants comme moments d'un seul et même processus temporel.

Dans *Les Contemplations*, cette vision désespérée est étendue à toute la vie de tout être humain :

L'homme est un puits où le vide toujours  
Recommence. («À ma fille», p. 32)

Toujours ignorance et misère !  
L'homme en vain fuit,  
Le sort le tient ; toujours la serre !  
Toujours la nuit ! («Ibo», p. 280)

L'adverbe «toujours» est significatif pour désigner cette étendue temporelle. Il n'est même pas question de «toutes les fois», mais nettement de «toujours», c'est-à-dire que cet univers sémiotique n'est pas composé d'une série d'instant, mais d'une durée constante.

C'est, en réalité, le temps de l'existence qui est imposé au sujet, sans qu'il y ait un seul instant de repos, de liberté et d'euphorie pour celui-ci. En outre, non seulement toute la vie est caractérisée par la dysphorie, mais aussi elle est courte :

Tout ce qu'il [= l'homme] voit est court, inutile et fuyant.

...

Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,

...

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient ;

<sup>20</sup>Herman Parret explique : «Husserl, et à sa suite Merleau-Ponty, construit la phénoménologie adéquate des formes temporelles de la conscience du temps. C'est que le "sentiment du temps" est systématiquement articulé autour d'un *moment de présence* qui inclut le double *horizon de rétention et de protention*» (2006b, p. 151). En réalité, la rétention élargit le présent mais uniquement sur le tout-juste-passé qui, grâce à la rétention même, reste encore là, présent. Mais, dès que le passé est un peu lointain, il n'est plus inscrit dans la présence actuelle et ne peut être ramené à la présence qu'au moyen du souvenir (souvenir secondaire). Quant à la protention, elle élargit en un sens la présence actuelle, mais la présence qu'elle donne à l'à-venir (au sein d'attentes) est, au contraire de la rétention, purement vide (pas de contenu). La protention participe donc à la constitution de l'horizon unifié du temps (présence actuelle d'un à-venir), mais de manière purement formelle et vide.

(«À Villequier», p. 212)

L'homme est à peine né, qu'il est déjà passé,  
Et c'est avoir fini que d'avoir commencé.

(«Un spectre m'attendait. . . », p. 283)

. . . rien ne dure («Pleurs dans la nuit», p. 302, 307)

. . . la vie éclair ! («Horror», p. 327)

La brièveté de la vie, caractérisée par le *devoir*, va à l'encontre du *vouloir* du sujet :

Il [= l'homme] expire en créant.

Nous avons la seconde et nous rêvons l'année;

...

Nous voulons durer, vivre, être éternels. Ô cendre ! («Pleurs dans la nuit», p. 288)

Le *devoir*, lorsqu'il est à l'opposé d'un *vouloir*, et qu'il le domine, devient générateur de la dysphorie : en l'occurrence, cette opposition modale est d'ordre temporel. Selon le locuteur, si cela fait partie des conditions de vie, et que tant que nous vivons, nous le subissons, néanmoins des moments euphoriques existent aussi, mais avec une différence énorme, c'est qu'ils sont éphémères :

Tout plaisir, fleur à peine éclore

Dans notre avril sombre et terni,

S'effeuille et meurt, lis, myrte ou rose,

Et l'on se dit : «C'est donc fini !» («Aimons toujours ! aimons encore», p. 105)

On constate l'apparition d'une fin précoce pour un parcours euphorique qui reste non-accompli : «fleur à peine éclore . . . S'effeuille et meurt». «Tout plaisir», non-duratif et non-accompli, s'oppose à «notre avril sombre et terni», duratif, sans terminativité. L'adjectif «Tout» insiste sur l'étendue maximale du phénomène. En bref, la vie est d'un côté courte et de l'autre dysphorique, et en son sein, il existe des moments euphoriques passagers. L'euphorie correspond à la conjonction à l'objet de valeur (ou à la disjonction de l'anti-objet de valeur), et si les moments euphoriques sont passagers, c'est que la conjonction à l'objet de valeur, dont l'apparition est caractérisée par l'aspect singulatif, est passagère :

Jeunes amours, si vite épanouies, («Lise», p. 51-52)

Dès qu'il [= l'homme] possède un bien, le sort le lui retire. («À Villequier», p. 212)

C'est notamment en parlant de Claire, une jeune fille disparue que le locuteur aimait beaucoup, que la brièveté de l'existence (celle de Claire) et celle de la conjonction à l'objet de valeur (Claire en tant qu'objet de valeur du locuteur) s'exposent en même temps :

Quel âge hier ? Vingt ans. Et quel âge aujourd'hui ?

L'éternité. Ce front pendant une heure a lui.

...

Il n'a brillé qu'un jour, ce beau front ingénu.

(«Claire P.», p. 250-251)

Voilà que tu n'es plus, ayant à peine été !

...

On sentait qu'elle avait peu de temps sur la terre,

Qu'elle n'apparaissait que pour s'évanouir,

...

Avant d'avoir rien fait et d'avoir rien souffert,

(«Claire», pp. 308- 310)

La vie courte des êtres chers entre en contraste avec la vie trop longue du locuteur :

J'ai bien assez vécu . . . («Veni, vidi, vixi», p. 209)

Cet énoncé contient le mot «assez» qui exprime le rejet – en l'occurrence le rejet de ce monde, de continuer à vivre –, précédé de l'intensificateur «bien». Il est alors question d'un refus intense. Cet énoncé, répété deux fois dans le poème, apparaît au début et à la fin d'une série de huit justifications, accompagnées de huit «puisque». C'est-à-dire que le locuteur présente plusieurs preuves pour montrer qu'il a trop vécu. Ces justifications sont d'ordre actantiel (sujet abandonné par le destinataire et en manque de l'adjuvant : «... Puisque dans mes douleurs, / Je marche sans trouver de bras qui secourent»), modal (*ne pas pouvoir*

qui se manifeste comme *vouloir* : «Puisque ... / Ô ma fille ! j'aspire à l'ombre où tu reposes»), figuratif («Puisque je suis à l'heure où l'homme fuit le jour»), perceptif («... sent de tout la tristesse secrète», somatique (le corps est immobile : «Puisque je ris à peine aux enfants qui m'entourent»), ou directement thymique («Puisque je ne suis plus réjoui par les fleurs», «Puisque mon cœur est mort», etc.).

La même idée de l'excès temporel de la vie du locuteur contre l'insuffisance temporelle des êtres chers est aussi exprimée dans d'autres vers :

Qui travaillait avant l'aurore,  
Peut s'en aller avant le soir.  
(«Trois ans après», p. 195)

Maintenant que voici que je touche au tombeau  
Par les deuils et par les années,  
(«Paroles sur la dune», p. 248)

Ils sont partis, pareils au bruit qui sort des lyres.  
Et nous restons là, seuls, près du gouffre où tout fuit,  
Tristes . . .  
(«Claire», p. 312)

Deux régimes temporels tensifs se confrontent : celui de «déjà» et celui de «pas encore»<sup>21</sup> qui peut également se traduire, d'un autre point de vue, par «déjà trop» (Zilberberg, 2010, p. 59). Il s'agit de l'inversion des durées normales, celles qui correspondent à la logique implicative : deux durées non-désirées et non-attendues s'opposent, c'est-à-dire que nous sommes dans la logique concessive, dans deux sens différents, entre l'insuffisance et l'excès. D'un côté, on est au-delà de l'attente, il est question de la segmentation avant la démarcation<sup>22</sup>, de l'intervention de la terminativité là où le procès doit continuer ; de l'autre, on

est au-delà de l'attente, il est question de l'absence de segmentation malgré l'arrivée de la démarcation, de la non-terminativité là où la terminativité doit intervenir. L'accompli reste non-accomplé, et le non-accomplé devient accomplé ; ce qui est censé se poser comme réalisé, devient virtualisé, et ce qui est censé devenir virtualisé, demeure réalisé.

Pour reprendre la distinction de la tradition philosophique – où le «temps vécu» se scinde en deux conceptions différentes, celle de Bachelard qui considère le temps vécu comme «instant vécu»<sup>23</sup>, et celle de Bergson qui considère le temps vécu comme «du-

<sup>21</sup>Nous empruntons ces deux expressions à Claude Zilberberg (2006, p. 88), qui les a tirées lui-même de Paul Valéry.

<sup>22</sup>Pour la segmentation et la démarcation, voir Jacques Fontanille, Fontanille 1991, p. 8. Il distingue «deux types de continuité et de discontinuité : tantôt *externe* au procès (c'est le cas de la démarcation et de la perceptivité), tantôt *interne* (c'est le cas de la segmentation et de la distinction, classique en sémiotique, entre «inchoatif», «duratif» et «terminatif»).

<sup>23</sup>Gaston Bachelard note : «*Le temps n'a qu'une réalité, celle de l'Instant*. Autrement dit, le temps est une réalité resserrée sur l'instant et suspendue entre deux néants. Le temps pourra sans doute renaitre, mais il lui faudra d'abord mourir. Il ne pourra pas transposer son être d'un instant sur un autre pour en faire la durée» (1931, p. 13) ; «On doit faire tenir dans une même pensée le regret et l'espérance. Synthèse sentimentale des contraires, voilà l'instant vécu» (1931, p. 99).

<sup>24</sup>Henri Bergson indique : «Comme nous n'avons point coutume de nous observer directement nous-mêmes, mais que nous nous apercevons à travers des formes empruntées au monde extérieur, nous finissons par croire que la durée réelle, la durée vécue par la conscience, est la même que cette durée qui glisse sur les atomes inertes sans y rien changer» (1889, p. 116) ; «Pour faire toucher du doigt cette différence capitale, supposons un instant qu'un malin génie, plus puissant encore que le malin génie de Descartes, ordonnât à tous les mouvements de l'univers d'aller deux fois plus vite. Rien ne serait changé aux phénomènes astronomiques, ou tout au moins aux équations qui nous permettent de les prévoir, car dans ces équations le symbole *t* ne désigne pas une durée, mais un rapport entre deux durées, un certain nombre d'unités de temps, ou enfin, en dernière analyse, un certain nombre de simultanités ; ces simultanités, ces coïncidences



rée vécue»<sup>24</sup> –, dans le premier régime, le temps est bachelardien, il est essentiellement discontinu et c'est la «force d'émergence» (Bertrand, 2006, p. 408) qui domine, tandis que dans le deuxième régime, le temps est bergsonien, il s'agit d'une durée sans fissures et pleinement continue.

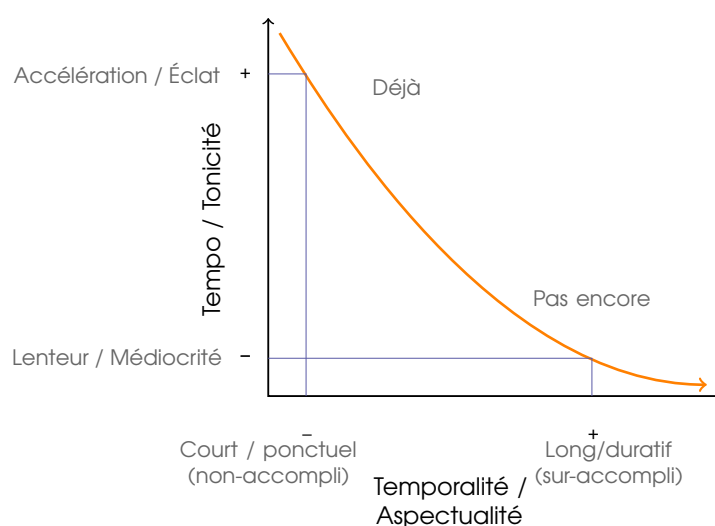
De plus, ces deux régimes obéissent à deux formes de tonicité et de tempo différentes : le premier régime est caractérisé par l'éclat et l'accélération, mais le deuxième par la médiocrité et la lenteur.

Dans notre recueil, le régime non-duratif a donc

les caractéristiques suivantes : il est débrayé, c'est-à-dire qu'il n'est utilisé que pour évoquer les actants «non-je», c'est «l'instant vécu» qui domine, il s'agit de l'aspect non-accompli et non-duratif confinant à l'aspect ponctuel, alors que dans le régime duratif il s'agit de l'embrayage, c'est-à-dire que c'est un «je» qui est non seulement le sujet de l'énonciation, mais aussi l'objet de l'énonciation, c'est la «durée vécue» qui domine, l'aspect est sur-accompli et duratif. Le premier est atone et lent, tandis que le deuxième est tonique et accéléré. On peut les synthétiser dans un tableau :

	<b>Régime temporel 1</b>	<b>Régime temporel 2</b>
Brayage actantiel	Débrayage actantiel	Embrayage actantiel
Formule tensive	Déjà	Pas encore (Déjà trop)
Unité temporelle	Instant	Durée
Quantité	Insuffisance	Excès
Aspect 1	Non-duratif	Duratif
Aspect 2	Terminativité non-attendue	Non-terminativité non-attendue
Aspect 3	Segmentation avant la démarcation	Démarcation sans segmentation
Aspect 4	Non-accompli	Sur-accompli
Destin de l'attente	Résolution de l'attente	Allongement de l'attente
Tempo (rythme)	Accélération	Ralentissement
Tonicité	Éclat	Médiocrité

On peut également montrer cette opposition sur un schéma tensif :



se produiraient encore en nombre égal ; seuls, les intervalles qui les séparent auraient diminué mais ces intervalles n'entrent pour rien dans les calculs. Or ces intervalles sont précisément la durée vécue, celle que la conscience perçoit : aussi la conscience nous avertirait-elle bien vite d'une diminution de la journée, si, entre le lever et le coucher du soleil, nous avons moins duré. . . . Mais ces unités de temps, qui constituent la durée vécue, et dont l'astronome peut disposer comme il lui plaît parce qu'elles n'offrent point de prise à la science, sont précisément ce qui intéresse le psychologue, car la psychologie porte sur les intervalles eux-mêmes, et non plus sur leurs extrémités» (1889, p. 145-147).

À part le déséquilibre général entre les moments euphoriques et les moments dysphoriques, il semble que ce qui crée l'état dysphorique chez le sujet, ce soit le contraste entre les deux régimes, l'un propre au locuteur, l'autre correspondant aux êtres-chers. S'il y avait plus de compatibilités entre les composantes de chaque régime, le locuteur ne serait pas désespéré, ou il le serait sans doute moins. Mais étant captif du destinataire, le sujet ne peut pas s'échapper de la condition dans laquelle il se trouve. En d'autres

termes, l'aspectualité se trouve sous la dépendance des modalités dans la mesure où le sujet *ne peut pas ne pas faire (être)* devant le *pouvoir faire* maximal du destinataire : il *doit* subir ces deux régimes temporels concessifs tels quels.

Par ailleurs, le désespoir du recueil de Hugo est aussi déterminé par l'aspect itératif : non seulement en raison de la lenteur et de l'excès temporel (durativité exagérée), mais aussi à cause de la répétition des deuils, le locuteur se sent désespéré :

---

J'ai porté deuils sur deuils . . . («Écrit en 1846», p. 227)  
Par les deuils et par les années, («Paroles sur la dune», p. 248)

---

La pluralité du terme «deuils», et encore plus l'expression «deuils sur deuils» indiquent des moments

réitérés du deuil. L'aspect itératif du désespoir est aussi évoqué concrètement :

---

J'ai perdu mon père et ma mère,  
Mon premier-né, bien jeune, hélas !  
.  
.  
.  
Je dormais entre mes deux frères ;  
Enfants, nous étions trois oiseaux ;  
Hélas ! le sort change en deux bières  
Leurs deux berceaux.

Je t'ai perdue, ô fille chère, («En frappant à une porte», p. 360)

---

Il s'agit de la mort de plusieurs êtres chers, aussi bien le père que la mère, aussi bien deux frères que deux enfants, et la plus récente et la plus touchante étant celle de sa fille, il s'adresse à elle, alors que les autres êtres chers sont débrayés.

Nous avons donc constaté, dans la mise en discours du désespoir chez Hugo, plusieurs éléments d'ordre aspectuel (accompli, non accompli, duratif, ponctuel, terminatif, singulatif, itératif . . .), mais aussi d'ordre rythmique et tonique.

## Pour finir

Dans cet article, nous avons essayé d'examiner la temporalité du désespoir dans *Les Contemplations*, à travers différentes catégories qui s'y prêtaient : temps passé, présent et futur, temps irréprésentable du non-sujet et temps réprésentable du sujet et du quasi-sujet, temps de l'existence et celui de l'expérience, l'aspectualité et le tempo, etc. En effet, après avoir noté l'importance de la temporalité dans la structure du recueil de poèmes, nous avons souligné plusieurs facteurs sur les rapports entre désespoir et temporalité : le va-et-vient constant entre le présent et le passé, plus précisément trois types de passé (un passé dysphorique ainsi qu'un passé euphorique produisant le désespoir, et un passé dysphorique réapparu à

la suite du désespoir actuel, d'où son itérativité) ; la "suspension" du régime temporel du désespoir (une durativité sans fin, un présent qui ne passe pas, déployé au maximum sur l'extensité de l'axe du temps, ralenti au plus haut point), ce qui fait écho à la fermeture du futur ; la domination du temps de l'expérience par le temps de l'existence (le destinataire impose un *devoir* – à l'encontre du *vouloir* du sujet – face auquel le sujet *ne peut rien faire*) ; la confrontation de deux durées anormales, infligées encore par le destinataire, toutes deux d'ordre concessif (le "déjà trop", le sur-accompli, qui caractérise la vie trop longue du locuteur, et le "déjà", le non-accompli, qui détermine la vie trop courte des êtres chers). . . Ce qui signale par ailleurs la dépendance de la temporalité par rapport à l'organisation modale : tout changement dans celle-ci implique la transformation de l'état passionnel, et en même temps des inflexions sur les manifestations temporelles.

On pourra, en outre, faire appel à d'autres dimensions discursives des *Contemplations* pour approfondir les rapports entre la temporalité et le désespoir : quels sont précisément les régimes énonciatifs impliqués, les valeurs engagées, les particularités spatiales mises en place, etc. ? En allant au-delà de ce corpus limité, on pourra repérer d'autres manières dont les textes associent le désespoir à la temporalité.

Plus généralement, il convient de creuser les rap-

ports entre temporalité et passions : sur quelle base les différentes passions font-elles appel à la temporalité ? Comment les passions infléchissent-elles la temporalité et vice-versa ? De quelle façon pourra-t-on intégrer la temporalité au sein même de la théorie sémiotique des passions ? ●

## Références

- Aldama, Juan Alonso  
2006. Les temps de la vengeance : passions de la mémoire. In: Bertrand, Denis; Fontanille, Jacques (dir.). *Régimes sémiotiques de la temporalité*. Paris, Presses Universitaires de France, Pp. 475-484.
- Aldama, Juan Alonso; Montanari, Federico  
1995. L'attente de l'événement. À propos du concept "ultimatum". In: Fontanille, Jacques (dir.) *Le devenir*. Limoges, Presses Universitaires de Limoges, Pp. 77-89.
- André, Jacques  
2000. Introduction. Présence du désespoir. In: André, Jacques. *Le Temps du désespoir*. Paris, Presses Universitaires de France, Pp. 9-24.
- Bachelard, Gaston  
1993 (1931). *L'Intuition de l'instant*. Paris, Stock.
- Balaudé-Treilhou, Catherine  
1991. *Hugo*. Paris, Nathan.
- Benveniste, Émile  
1974 (1966). *Problèmes de linguistique générale, 2 vol.* Paris, Gallimard.
- Bergson, Henri  
2007 (1889). *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Bertrand, Denis  
2000. *Précis de sémiotique littéraire*. Paris, Nathan.
- Bertrand, Denis  
2006. Émotion et temporalité de l'instant. Louis-Ferdinand Céline, *Mort à crédit*. In: Bertrand, Denis; Fontanille, Jacques. *Régimes sémiotiques de la temporalité*. Paris, Presses Universitaires de France, Pp. 397-424.
- Biglari, Amir  
2014. *Sémiotique des passions. Actantialité et modalité dans Les Contemplations de Victor Hugo*. à paraître.
- Charles-Wurtz, Ludmila  
1998. *Poétique du sujet lyrique dans l'œuvre de Victor Hugo*. Paris, Honoré Champion.
- Charles-Wurtz, Ludmila  
2001a. La coupure des Contemplations. In: Charles-Wurtz, Ludmila. *De l'irreprésentable en littérature*. Paris, L'Harmattan, Pp. 177-193.
- Charles-Wurtz, Ludmila  
2001b. *Les Contemplations de Victor Hugo*. Paris, Gallimard.
- Colas-Blaise, Marion  
2005. Figures temporelles et régimes énonciatifs dans Les Eaux étroites de Julien Gracq. In: Bähler, Ursula ; Thommen, Évelyne et Vogel, Christine (dir.). *Donner du sens : études de sémiotique théorique et appliquée*. Paris, L'Harmattan, Pp. 69-93.
- Comte-Sponville, André  
1997. *De l'autre côté du désespoir : introduction à la pensée de Svâmi Prajnânpad*. Paris, Accarias / L'Originel.
- Comte-Sponville, André  
1999 (1984). *Le Mythe d'Icare : traité du désespoir et de la béatitude*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Coquet, Jean-Claude  
1989 (1984). *Le Discours et son sujet*. Paris, Méridiens Klincksieck.
- Coquet, Jean-Claude  
1991. Temps ou aspect ? Le problème du devenir. In: Fontanille, Jacques (dir.). *Le Discours aspectualisé*. Limoges, Presses Universitaires de Limoges, Pp. 195-212.
- Coquet, Jean-Claude  
1997. *La Quête du sens : le langage en question*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Darrault-Harris, Ivan  
1995. Temporalité et instances chez Philippe Jaccottet. In: Bertrand, Denis; Fontanille, Jacques (dir.) *Le Devenir*. Limoges, Presses Universitaires de Limoges, Pp. 47-56.
- Darrault-Harris, Ivan  
2006. Instabilité et devenir aux marges de la psychose : sémiotique de l'état-limite. In: Fontanille, Jacques (dir.). *Régimes sémiotiques de la temporalité*. Paris, Presses Universitaires de France, Pp. 277-290.
- Enaudeau, Corinne  
2000. Entre deux désespoirs. In: Jacques, André (dir.). *Le Temps du désespoir*. Paris, Presses Universitaires de France, Pp. 135-153.
- Fontanille, Jacques  
1980. Le désespoir ou les malheurs du cœur et le salut de l'esprit. *Actes sémiotiques-documents, II, n° 16, Paris, E.H.E.S.S.-C.N.R.S.*

- Fontanille, Jacques  
1991. Avant-propos, Aspectualisation, quantification, et mise en discours. In: Fontanille, Jacques (dir.). *Le Discours aspectualisé*. Limoges, Presses Universitaires de Limoges, Pp. 5-16; 127-143.
- Fontanille, Jacques  
2003. *Sémiotique du discours*. Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- Fontanille, Jacques  
2006. L' "emploi du temps" dans les "Illusions perdues", de Balzac. In: Bertrand, Denis; Fontanille, Jacques (dir.). *Régimes sémiotiques de la temporalité*. Paris, Presses Universitaires de France, Pp. 373-396.
- Fontanille, Jacques  
2007. Le temps de la compassion. La diffusion thymique et ses régimes temporels. In: Hébert, Louis (dir.). *Le Plaisir des sens : euphorie et dysphorie des signes*. Laval, Presses Universitaires de Laval, Pp. 23-51.
- Fontanille, Jacques  
2008. Âges de la vie : les régimes temporels du corps. In: Darrault-Harris, Ivan; Fontanille, Jacques. *Les Âges de la vie : sémiotique de la culture et du temps*. Paris, Presses Universitaires de France, Pp. 59-75.
- Fournet, Didier  
2001. *Victor Hugo : Les Contemplations*. Rosny, Bréal.
- Gaudon, Jean  
2003 (1985). *Victor Hugo : le temps de la contemplation*. Paris, Honoré Champion.
- Greimas, Algirdas Julien  
2007 (1966). *Sémantique structurale*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Greimas, Algirdas Julien; Fontanille, Jacques  
1991. *Sémiotique des passions : des états de choses aux états d'âmes*. Paris, Seuil.
- Hénault, Anne  
1986. Structures aspectuelles du rôle passionnel, paris, ehess-cnrs. *Actes sémiotiques-bulletin*, (39, Les Passions : explorations sémiotiques):32-42.
- Hénault, Anne  
1994. *Pouvoir comme passion*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Hugo, Victor  
1951. *Pierres (Vers et Prose), textes totalement inédits rassemblés et présentés par Henri Guillemin*. Genève, Milieu du monde.
- Hugo, Victor  
2008 (1995). *Les Contemplations, présentation par Pierre Laforgue*. Paris, Flammarion.
- Husserl, Edmund  
1964 (1926). *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*. traduit de l'allemand par Henri Dussort, Paris, Presses Universitaires de France.
- Kierkegaard, Sören  
1949 (1849). *Traité du désespoir*. Paris, Gallimard. traduit du danois par Knud Ferlov et Jean-Jacques Gateau.
- Merleau-Ponty, Maurice  
1976 (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, Maurice  
1996 (1989). *Le Primat de la perception et ses conséquences philosophiques, précédé de Projet de travail sur la nature de la perception, et La Nature de la perception*. Paris, Verdier.
- Michaux, Henri  
2000 (1927). *Qui je fus, précédé de Les Rêves et la Jambe, Fables des origines et autres textes*. Paris, Gallimard.
- Moreau, Pierre  
1962. Les contemplations de Victor Hugo ou le temps retrouvé. *Archives des Lettres Modernes*, Dives-sur-Mer, Minard, (41).
- Parret, Herman  
2006a. Temps vécu, temps-affect et temps musical. À propos de l'éternité selon Messiaen. In: Bertrand, Denis; Fontanille, Jacques (dir.). *Régimes sémiotiques de la temporalité*. Paris, Presses Universitaires de France, Pp. 227-240.
- Parret, Herman  
2006b. *Épiphanies de la Présence*. Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- Pottier, Bernard  
1985. Un mal aimé de la sémiotique : le devenir. In: Parret, Herman; Ruprecht, Hans-George. *Exigences et perspectives de la sémiotique : recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas, t. 1*. John Benjamins B.V., Amsterdam, Philadelphia, Pp. 499-503.
- Proust, Marcel  
1988 (1923). La Prisonnière. In: Proust, Marcel. *À la recherche du temps perdu, t. III*. Paris, Gallimard, Pp. 517-915.
- Rabaté, Dominique  
2005 (1996). Présentation et Énonciation poétique,

- énonciation lyrique. In: Rabaté, Dominique. *Figures du sujet lyrique*. Paris, Presses Universitaires de France, Pp. 5-10; 65-79.
- Ricoeur, Paul  
1985. *Temps et récit, t. 3. Le Temps raconté*, Paris, Seuil.
- Riffaterre, Michael  
1967. La poétisation du mot chez Victor Hugo. *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*; Paris, Les Belles Lettres, (19):177-194.
- Rouchefoucauld, François De La  
1992 (1665). *Maximes*. Paris, Bordas.
- Sadoulet, Pierre  
1995. Convocation du devenir, état du survenir et tension dramatique dans les récits. In: Fontanille, Jacques. *Le Devenir*. Limoges, Presses Universitaires de Limoges, Pp. 91-111.
- Zilberberg, Claude  
1981. *Essai sur les modalités tensives*. Amsterdam, Benjamins.
- Zilberberg, Claude  
1986. Aspectualisation, Spatialisation, Temporalisation, Tensivité. In: Greimas, Algirdas Julien; Courtés, Joseph (org.) *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage, t. 2*. Paris, Hachette, Pp. 23-24; 236-237; 208-210; 233-235.
- Zilberberg, Claude  
1988. Le rythme revisité. *Cahiers de sémiotique textuelle, Rythme et écriture*, (14, sous la direction de Daniel Delas et Marie-Louise Terray):26-36.
- Zilberberg, Claude  
1990. Relativité du rythme. *Protée*, 18(1; Rythmes, sous la responsabilité de Lucie Bourassa):37-46.
- Zilberberg, Claude  
1992. Présence de Wölflin. *Nouveaux Actes Sémiotiques; Limoges, Presses Universitaires de Limoges*, (23-24).
- Zilberberg, Claude  
2001. De l'affect à la valeur. In: Castellana, Marcello (études réunies par). *Texte et valeur*. Paris, L'Harmattan, Pp. 43-78.
- Zilberberg, Claude  
2005. *Les contraintes temporelles du faire éthique*. texte inédit communiqué par l'auteur.
- Zilberberg, Claude  
2006. *Éléments de grammaire tensive*. Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- Zilberberg, Claude  
2009. Entretien avec Claude Zilberberg par Maria-Lúcia Vissotto Paiva Diniz. In: Ablali, Driss; Badir, Sémir (textes réunis et présentés par). *Analytiques du sensible : pour Claude Zilberberg*. Limoges, Lambert-Lucas, Pp. 251-273.
- Zilberberg, Claude  
2010. *Cheminements du poème : Baudelaire, Rimbaud, Valéry, Jouve*. Limoges, Lambert-Lucas.
- Zilberberg, Claude  
2011. *Des formes de vie aux valeurs*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Zilberberg, Claude  
2013. *La Structure tensive, suivi de Note sur la structure des paradigmes et de Sur la dualité de la poétique*. Liège, Presses Universitaires de Liège.

---

## Dados para indexação em língua estrangeira

---

Biglari, Amir

A temporalidade do desespero em *Les Contemplations* de Victor Hugo

*Estudos Semióticos*, vol. 10, n. 1 (2014)

ISSN 1980-4016

---

**Resumo:** *O discurso eminentemente temporal do livro de poemas As Contemplações, de Victor Hugo (1856), fornece a matéria de nossos comentários, centrados na representação aí exposta da paixão do desespero. Pelo critério do tempo, observaremos a primazia de diversos valores do passado, a contrastar com o presente e o futuro que se projeta; com efeito, a memória dos momentos passados, sejam estes felizes ou tristes, assalta o sujeito desesperado, fazendo-o avaliar a miséria do presente. Falaremos também dos regimes temporais da existência e da experiência, perante as instâncias da enunciação e, por conseguinte, a maior ou menor força dos acontecimentos vivenciados. Em seguida, a aspectualidade constituirá um critério descritivo para os julgamentos de excesso ou de insuficiência emitidos pelo locutor a respeito das durações eufóricas ou disfóricas, uma vez que a sensação de "justa medida" escapa a seu universo afetivo. Por fim, pensaremos no andamento dos conteúdos reportados e nas covariações das oscilações de velocidade com a embreagem e a debreagem dos actantes do enunciado. Propomos, com base em tais parâmetros, e sobre o pano de fundo global da teoria semiótica da temporalidade, a caracterização dessa forma particular de desespero que o poeta francês retrata em seu conhecido livro.*

**Palavras-chave:** *aspectualidade, desespero, paixão, tempo, Victor Hugo*

---

### Como citar este artigo

Biglari, Amir. La temporalité du désespoir dans *Les Contemplations* de Victor Hugo. *Estudos Semióticos*. [online] Disponível em: { <http://revistas.usp.br/esse> }. Editores Responsáveis: Ivã Carlos Lopes e José Américo Bezerra Saraiva. Volume 10, Número 1, São Paulo, Julho de 2014, p. 27-46. Acesso em "dia/mês/ano".

Data de recebimento do artigo: 28/dezembro/2013

Data de sua aprovação: 10/maio/2014

---